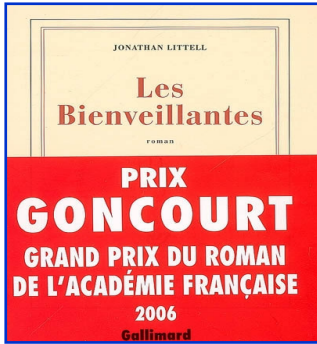




Les Bienveillantes a raflé les deux prix littéraires majeurs de la rentrée 2006.

La critique littéraire des Bienveillantes

Une quasi-unanimité

Rares sont les voix qui se sont élevées pour critiquer le roman. Cependant, le terme de "chef d'œuvre" est rarement évoqué.

Une chose est certaine - personne ne pourra dire : "J'ai aimé le livre". Ce n'est pas un livre que l'on aime.

Nathalie Crom, critique littéraire à *Télérama*

« Le résultat est saisissant. Fresque de grande ampleur où sont convoqués des centaines de personnages réels ou fictifs, portée par une authentique puissance narrative et un souci éthique omniprésent – on pense souvent, à la lecture, à *Vie et destin* de Vassili Grossman –, *Les Bienveillantes* n'est certes pas de ces romans qu'on peut envisager d'aimer, mais il se dégage de ses pages une force de conviction hors du commun, une sensation inouïe de réalisme et de justesse. »

Jérôme Garcin, rédacteur en chef du service littéraire du *Nouvel Observateur*

« Ce n'est pas seulement un très gros livre, c'est aussi un très grand livre. Jamais, dans l'histoire récente de la littérature française, un débutant n'avait fait preuve d'une telle ambition dans le propos, d'une telle maestria dans l'écriture, d'une telle méticulosité dans le détail historique et d'une telle sérénité dans l'effroi. »

Pierre Assouline, critique littéraire au *Monde*

« D'abord se garder de parler de chef d'œuvre. Le terme est trop galvaudé pour désigner quelque chose de si rare. Puis ne pas se laisser impressionner par l'énormité de l'objet. Contentons nous d'évoquer l'état de sidération dans lequel nous laisse un livre tel que *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell. »

« On se dit qu'après cela, il n'écrit plus rien car il a tout dit. Non que son projet eut été, par son ampleur, trop ambitieux et trop exigeant (un écrivain l'est-il jamais assez ?) mais il a d'emblée placé la barre si haut qu'on se demande au bout de dix pages comment il va tenir. »

« Le style est net, ferme et clinique mais sans la sécheresse du rapport. On n'ose souligner l'économie de mots dans un roman qui doit faire plus de deux millions de signes ; il n'y en a pourtant pas un de trop. Rien à jeter. Près d'un millier de pages sans une métaphore. Comme s'il avait voulu bannir toute dimension poétique (...). Pas de concession, pas d'aération. On quémande des alinéas et des blancs pour respirer un peu. C'est d'une richesse stupéfiante, de celle qui laisse parfois le lecteur étourdi face à une telle densité d'informations, d'émotions et d'évocations. »

Rinaldi Angelo, critique littéraire de *Marianne*

« Le prototype même du livre à contresens. »

« Vers 1920, Paul Valéry s'en plaignait déjà. « En France, observait-il, une œuvre s'expose plus à un jugement qu'à la délectation » Cependant, à qui la faute si, aujourd'hui, ce millier de pages dont on va sans doute parler beaucoup à la rentrée - à défaut de le lire - n'a pas le moelleux d'un millefeuille ? Si, traversé d'obsessions fécales et reflet de toutes sortes de haines, il semble relever davantage de la thérapie que du roman ? »

Sources : *Télérama* - <http://www.telerama.fr> ; *Nouvel Observateur* - <http://tempsreel.nouvelobs.com>
Le blog de Pierre Assouline - <http://passouline.blog.lemonde.fr> ; *Marianne* - www.marianne-en-ligne.fr